

Préface

Winfried Busse

Jürgen Trabant

 <https://doi.org/10.1075/fos.12.01bus>

Pages vii–xvi of

Les Idéologues: Sémiotique, philosophie du langage et linguistique pendant la Révolution française . Proceedings of the Conference, held at Berlin, October 1983

Edited by Winfried Busse and Jürgen Trabant

[Foundations of Semiotics, 12] 1986. xvi, 404 pp.



© John Benjamins Publishing Company

This electronic file may not be altered in any way. For any reuse of this material written permission should be obtained from the publishers or through the Copyright Clearance Center (for USA: www.copyright.com).

For further information, please contact rights@benjamins.nl or consult our website at benjamins.com/rights

Préface

1. Le présent volume réunit les contributions d'un colloque sur la pensée sémiotique et linguistique des Idéologues qui s'est tenu à Berlin du 3 au 5 octobre 1983. Par le terme d' "Idéologues" nous nous référons d'une manière consciemment vague à cet ensemble de penseurs (et praticiens) révolutionnaires et surtout post-révolutionnaires dont le dénominateur commun, malgré les multiples différences dans les détails de leurs projets concrets, nous semble avoir été une certaine "Weltanschauung" condillacienne.

Notre recueil d'articles fait suite à un fascicule de la revue *Histoire Épistémologie Langage* qui était consacré au même sujet et dont il complète et amplifie les perspectives surtout en ce qui concerne la portée européenne de la discussion. Le volume manifeste donc de nouveau cet intérêt que l'on porte aujourd'hui, surtout dans les sciences du langage, à ces philosophes longtemps négligés par l'histoire de la pensée; intérêt curieux qui ne semble pas seulement motivé par la vague actuelle d'une historiographie des sciences du langage (dont la motivation mériterait d'être analysée de son côté).

2. Dans son aimable allocution inaugurale, Sergio Moravia, redécouvreur des Idéologues à l'échelle de l'histoire de la philosophie, nous a posé - en guise d'affirmation - une question à laquelle nous voudrions essayer de répondre brièvement dans cette préface. Moravia suppose que, en organisant un colloque sur la pensée linguistique des Idéologues, nous considérons ces réflexions linguistiques d'il y a presque deux cents ans comme ayant encore aujourd'hui une véritable valeur historique et théorique. En effet, l'intérêt que nous portons aux Idéologues et aux activités de politique linguistique pendant la Révolution française est motivé par des raisons qui concernent nos activités (linguistiques et autres) contemporaines.

Mais affirmer une valeur théorique et historique d'un fait du passé, ne veut pas nécessairement dire adhérer à ce fait: Notre intérêt historique n'est pas basé sur une recherche de *modèles* à nos activités actuelles, il ne s'agit donc pas de prime abord d'une histoire que l'on peut appeler "monumentale" selon l'expression de Nietzsche, d'une histoire du type "troisième République" à la Brunot, d'une histoire *triomphale* des projets linguistiques de la Révolution française. Ce dont nous sommes partis, par contre, c'est un phénomène de *souffrance* linguistique dans la France de nos jours, c'est-

à-dire le mouvement régionaliste, souffrance sociale et culturelle qui prend bien ses origines dans les projets de la Révolution et dans leur réalisation pendant la troisième République. Notre intérêt était donc motivé par la réévaluation des projets révolutionnaires à la lumière de nouvelles évolutions sociales, telle qu'on la trouve p.ex. dans les livres de de Certeau/Julia/Revel, Balibar/Laporte, Calvet, Guiomar. Notre entreprise historiographique s'insère par conséquent dans une filière d'histoire "critique" dont, selon Nietzsche, la souffrance est le moteur. La nouvelle qualité de cette histoire "critique" aux égards de la Révolution - il est peut-être utile de le répéter ces jours-ci - est qu'il s'agit d'une histoire "contre-révolutionnaire de gauche".

Quoiqu'en pensent ceux qui écrivent aujourd'hui sur les réflexions et, surtout, sur la politique linguistique de la Révolution française et même s'ils ne partagent pas du tout la "souffrance" dont dérive ce nouvel intérêt historique, leurs projets historiographiques n'en dépendent pas moins de cette vague d'histoire "critique", et une historiographie "monumentale" de ces faits ne peut plus compter sur un consensus "progressiste" général: C'est la gauche elle-même qui a finalement découvert qu'il y avait quelque chose de fondamentalement faux dans les projets linguistiques éclairés malgré leur caractère historiquement et peut-être "objectivement" inéluctable. La dialectique des Lumières n'est pas une invention de sinistres réactionnaires.

Mais au-delà de la souffrance régionaliste, on peut multiplier les aspects de souffrance linguistique actuelle dont nous trouvons les fondements dans les réflexions linguistiques des Lumières. Nous n'allons qu'effleurer quelques exemples:

- Le projet de l'unification linguistique aujourd'hui ne s'arrête pas aux frontières nationales, il a pris des dimensions planétaires contre lesquelles luttent - ironie de l'histoire - avec une véhémence particulière les héritiers de la Révolution française. La Révolution de la langue française mange son enfant.
- Dans tous les manuels de linguistique moderne, dans la quasi-totalité des théories linguistiques actuelles, dans tous les modèles de communication, "pragmatisés" ou non, nous retrouvons la conception instrumentale du langage qui caractérise tout discours éclairé sur le langage et qui éclipse toute conception "poétique" et dialogique du langage.
- Le langage scientifique et technique, modèle de la conception du langage

des Lumières, ne reste pas seulement le modèle de nos *discours* mais pénètre, en tant que terminologie et nomenclature, nos langues "naturelles" (c'est-à-dire historiques) et les transforme ainsi de langues historiques en systèmes de signes conventionnels. Newspeak n'est pas seulement une invention romanesque.

- La rhétorique des discours publics est devenue dans une large mesure "philosophique" dans le sens favorisé par les Idéologues (v.infra Sermain), c'est-à-dire nos orateurs nous comblent de discours "objectifs" dictés par la "raison des choses" qui ne tolère aucune contradiction et qui nous laisse froids.

Il n'est donc pas un hasard si, dans ces temps de conscience aigüe de la dialectique des Lumières, à la présence des bénéfiques éclairés qui se sont transformés en charges (v.infra, Ricken et Jacques-Chaquin), une historiographie critique tire de l'oubli des choses du passé qui sont des sources de douleurs actuelles: "C'est alors que l'on regarde le passé d'un fait d'une manière critique, c'est alors que l'on s'en prend à ses racines avec une couteau, c'est alors que l'on passe cruellement outre toute pitié" (Nietzsche). L'historiographie critique sait pourtant qu'elle est "toujours un processus dangereux, c'est-à-dire dangereux pour la vie même: et les hommes et les temps qui servent la vie en jugeant et en anéantissant le passé sont toujours des hommes et des temps dangereux et précaires. Car, puisque nous sommes les résultats des générations précédentes, nous sommes aussi les résultats de leurs égarements, de leurs passions et de leurs erreurs, voire de leurs crimes; il n'est pas possible de se libérer totalement de cette chaîne. Même si nous condamnons ces égarements et même si nous nous en croyons exempts, il n'en reste pas moins le fait que nous en sommes originaires" (Nietzsche).

En tant qu'historiographes "critiques" nous serions donc des hommes dangereux et précaires vivant en des temps dangereux et précaires - comme ces Idéologues qui, en ce qui concerne leur attitude envers le passé dont ils souffraient, peuvent même être considérés comme des historiens critiques "pures": leur terminologie historico-politique critique par exemple (*aristocrate*, *tyran* etc.) est un assemblage de "couteaux" extrêmement tranchants. Mais, contrairement aux Idéologues, nous avons deux siècles de pensée historique et historiciste derrière nous ce qui nous rend capables de tirer du passage nietzschéen la conclusion que nous ne pouvons et ne voulons pas nous libérer totalement

d'une tradition critiquable qui reste un héritage dont nous vivons.

C'est-à-dire que d'un côté l'historiographie critique moderne sera toujours mitigée par des motivations "antiquaires", voire parfois "monumentales", puisque, de l'autre côté, tout en critiquant les "charges", nous sommes entièrement conscients des "bénéfices" de la réflexion et des pratiques linguistiques des Lumières. A l'objection que l'on voudrait seulement des bénéfices et non point des charges, toute pensée dialectique exige qu'on réponde: "En effet, nous voulons les bénéfices et nous devons lutter contre les charges étant donné qu'elles sont devenues tellement lourdes qu'elles risquent de détruire les bénéfices".

Cette approche d'une histoire critique mitigée est censée s'insérer, pour ce qui est des réflexions linguistiques des Idéologues, dans le projet de Foucault d'une "archéologie" du savoir moderne. C'est-à-dire que, pour revenir - sur le plan plus "scientifique" de l'historiographie de la pensée linguistique - à la question de Moravia, en étudiant les Idéologues, nous avons l'intention d'approfondir nos connaissances sur cette période de transition du 18^e au 19^e siècle où Foucault a localisé une des révolutions les plus profondes de la pensée européenne, où la pensée "classique" se transforme en pensée moderne. Dans le cadre d'une telle recherche, les textes des Idéologues, en tant que discours encore éminemment "classiques" à une époque où naît le discours moderne et sous la pression de celui-ci (et non seulement sous la pression de la réaction politique), nous semblent un corpus particulièrement précieux: Ils démontrent, justement dans leurs hésitations et soupçons et dans une espèce d'érosion intérieure du discours classique, qu'il n'y avait pas seulement un "rupture" épistémologique, qui reste assez mystérieuse chez Foucault, mais qu'il y avait aussi une espèce de transition douce et chaotique entre la pensée classique et la pensée moderne.

Ce qui a frappé pendant le colloque, ce qui a rendu la discussion passionnante, c'est - et maintenant nous reprenons un autre aspect de la question-affirmation de Moravia (à savoir si le colloque confirmera la valeur historique et théorique des réflexions linguistiques des Idéologues) - qu'il y a dans les contributions ici réunies sensiblement deux positions différentes quant à l'évaluation de ces faits d'il y a deux cents ans. Notre point de départ "critique" et "foucaultien" n'était pas du tout partagé généralement. Le discours "moderne" à la Foucault ainsi que la conscience de "souffrances"

linguistiques dues au projet des Lumières jouaient un rôle beaucoup moins important dans la "manière de voir et de sentir" (Condillac) de la plupart de nos hôtes français: La révolution de la pensée que Foucault a localisé aux environs de 1800 semble avoir marqué plus fortement la tradition allemande que la tradition française dans laquelle le discours classique conserve un poids beaucoup plus grand. Cette continuité du discours classique facilite une approche plutôt "monumentale", tandis que l'empreinte de la pensée "moderne" favorise une approche "critique" à l'égard des Ideologues, une opposition qui marque très sensiblement les contributions du présent volume. Par conséquent, c'est le volume dans sa totalité qui répond au problème de l'accentuation partielle des charges ou des bénéfices du projet des Lumières: De la présence des deux perspectives historiographiques résulte donc une espèce d'objectivité de notre tentative historique commune qui confirme d'une manière plus profonde la thèse de Moravia sur la valeur théorique et historique des réflexions linguistiques des Idéologues.

3. En tant qu'organiseurs du colloque et coordinateurs du présent volume, nous nous sommes cependant permis de marquer notre perspective historiographique dans les titres que nous avons donnés aux quatre parties dans lesquelles nous avons regroupé les articles. Nous sommes parfaitement conscients du fait que, ce faisant, nous donnons un biais au livre qui n'est pas celui de toutes les contributions. En nous servant d'un artifice rhétorique qui est commun à Voltaire et aux Romantiques allemands - pas nécessairement aux Idéologues, hommes sérieux et peu enclins à la frivolité ludique - c'est-à-dire l'ironie, nous voudrions pourtant signaler une profonde sympathie entre le discours classique et le discours moderne. Bien que figure "méchante", l'ironie est aussi une figure conciliatrice puisqu'elle peut unir les adversaires d'un dialogue dans un sourire commun qui enlève l'ennui du trop sérieux tout en sauvegardant le sérieux de l'enjeu du dialogue. Si notre artifice réussit, il peut donner une image assez fidèle de l'ambiance des entretiens berlinois.

Les deux "ouvertures nocturnes" s'occupent du problème de l'historiographie à l'égard des Idéologues. Ce sont donc avant tout des méta-récits qui essaient d'expliquer comment le silence et la nuit historiographiques sont tombés sur les Idéologues entre l'éclat des Lumières et le nouveau jour ou - si l'on préfère - les ténèbres du Romantisme. *Sergio Moravia* met l'accent sur un déficit général de l'histoire des idées en ce qui concerne le Directoire,

tandis que *Charles Porset* démontre comment l'école cousinienne met en oeuvre une consciente mise aux oubliettes des Idéologues.

Les contributions "crépusculaires" de la deuxième partie s'occupent toutes de l'érosion extérieure ou intérieure du discours de l'Idéologie. Ce que *Nicole Jacques-Chaquin* appelle "l'ère linguistique du soupçon", formule que nous voudrions reprendre pour désigner cette période de transition entre le discours classique et le discours moderne, naît pratiquement en même temps que la vague condillacienne, avec Herder et Hamann en Allemagne, et trouve une voix française dans Saint-Martin, surtout dans sa polémique contre Garat. C'est la conception du langage comme *poiesis* issue du désir que Saint-Martin, dans la tradition du mysticisme böhmien, oppose à la conception instrumentaliste et analytique des Idéologues. Malgré cette opposition fondamentale qui, de façon toujours plus claire, marquera une grande partie du processus d'érosion du discours idéologique, il n'en reste pas moins caractéristique de ce "crépuscule" que, dès son départ, il ne met plus en cause (au contraire, il le renforce) le rôle que Condillac a attribué aux signes ou au langage dans la théorie des connaissances. Le "soupçon" de la critique se dirige plutôt contre la base philosophique de la théorie condillacienne, c'est-à-dire contre la "sensation transformée", contre le monisme des sens (passifs?) comme source de toute connaissance auquel est opposé un dualisme (lockien, pseudo-kantien ou kantien) et un principe actif dans la génération des idées. *Ulrich Ricken* étudie la critique de la sensation transformée chez Degérando et chez Maine de Biran qui sont certainement les meilleurs témoins de ce que nous appelons l'érosion *intérieure* du discours idéologique, incitée par la poussée extérieure de la philosophie kantienne. Chez Maine surtout, elle aboutit même, par une "négation abstraite" des positions condillaciennes, à une espèce de retour à des positions rationalistes. Contrairement à Ricken, *Achim Eschbach* interprète la "force hyperorganique" active biranienne comme un apport prometteur à la discussion sémiotique du futur (Peirce et Saussure). Le nuage qui éclipsera à jamais l'éclat des Lumières idéologiques est la philosophie transcendente dont Humboldt était le premier porte-parole en chair et en os parmi les Idéologues parisiens. *Jürgen Trabant* essaie de démontrer, par la comparaison du traitement du même sujet, l'arbitraire du signe, chez Condillac et Humboldt, la portée de la rupture épistémologique, qui, contrairement à l'érosion "intérieure" par Degérando et Maine, se présente pourtant comme "Aufhebung" du discours classique. La nouvelle conception de l'histoire dans le discours

moderne et la conception "poétique" du langage qui est son corollaire donne naissance à la nouvelle science autonome du langage, la linguistique historico-comparative: *Wulf Oesterreicher* étudie les conditions qui ont favorisé la naissance de la linguistique en Allemagne en les opposant aux obstacles que représentaient - malgré la concentration de toutes les informations sur les langues du monde à Paris - pour une telle entreprise les convictions linguistiques des Idéologues.

Après ces chants du cygne pour la théorie sémiotique et linguistique des Idéologues, nous présentons, dans la troisième et la quatrième partie, les projets linguistiques plus concrets et plus directement politiques du contexte idéologique.

"Mehr Licht", derniers mots légendaires de Goethe témoignant d'un ultime besoin de "lumières", est la revendication commune des projets et des théories d'une révolution de la communication comme partie intégrante de la révolution politique. Il va de soi que les contributions que nous avons regroupées dans la troisième partie ne sont pas strictement séparables de celles de la quatrième partie qui s'occupe de la révolution de la langue (française). Les articles de la troisième partie traitent de divers problèmes d'une éthique du discours qui découlent du concept idéologique central, du concept de l'*analyse*. Tout discours qui veut promouvoir le projet politique éclairé total - englobant nécessairement un projet d'éducation populaire - doit obéir à l'éthique de l'analyse. (Nous sommes bien loin de Jean-Jacques!) Ceci entraîne toute une série de choix préférentiels dans les possibilités communicatives: une position "anti-rhétorique", la préférence de l'écrit et de la lecture en face du discours oral, la préférence de l'écriture alphabétique, la position centrale de la grammaire dans le système de l'enseignement.

Dans la discussion du statut de l'éloquence politique que retrace l'article de *Jean-Paul Sermain*, les Idéologues luttent, au nom de la Raison et de l'Analyse, contre la rhétorique en tant que technique de manipulation des passions, ou - comme nous dirions aujourd'hui - ils essaient d'éliminer, au nom de la dimension sémantique du discours, son potentiel pragmatique et le banissent au domaine des discours édifiants. Par cela même, les exigences rhétoriques se déplacent du discours à la langue qui - comme le démontrent les articles de la quatrième partie - sera en effet le lieu principal

de la bataille linguistique des Idéologues. Seulement le discours écrit, dont l'audition n'est qu'une lecture rapide, garantit l'analyse. L'apprentissage de l'écriture et de la lecture est donc d'une importance primordiale dans le projet éducatif idéologique. Les perspectives linguistiques et politiques du traitement de l'écriture dans la Grammaire de Destutt sont discutées dans la contribution de *Jean-Louis Labarrière*. Le concept d'analyse exige une écriture alphabétique, écriture "plus intelligente en elle-même" (Hegel) que les écritures idéographiques. Le problème de l'écriture (et celui, plus spécialement, de l'opposition entre "hiéroglyphes" et "lettres") qui, partant de Warburton a été un des sujets principaux de la discussion linguistique des Lumières jusqu'à Humboldt, Champollion, Hegel, et qui dans la linguistique moderne ne sera repris comme problème que par l'école de Prague, est étudié par *Brigitte Schlieben-Lange* dans une vue d'ensemble des apports des Idéologues à la théorie de l'écriture quant à leur portée pour la théorie sémiotique et linguistique moderne. Puisque, selon Condillac, "toute langue est une méthode analytique et toute méthode analytique est une langue", les discours pédagogiques et l'organisation entière de l'enseignement sont centrés dans les projets pédagogiques des Idéologues, autour de l'enseignement de la Grammaire. *Jean-Claude Chevalier* exemplifie, à partir de la Grammaire philosophique de Thiébauld, ce projet d'une "unified science" de l'époque que rend possible le discours analytique transférable à tous les champs du discours. Même si l'Analyse reste le concept central de ceux qu'on peut appeler les Idéologues italiens et de leurs projets de révolution communicative (unification linguistique, rhétorique "philosophique"), *Lia Formigari* montre que les Lumières italiennes n'en développent pas moins des lueurs tout à fait spécifiques par la propre tradition philosophique. La lecture idéologique de Vico donne naissance à un projet sémiotique et linguistique d'un intérêt tout particulier, surtout en ce qui concerne le projet de description de l'histoire de la langue (latine), donc un développement autochtone de la linguistique romane. En fin de compte, la contribution de *Franco Lo Piparo*, en présentant les projets scolaires éclairés en Sicile, nous introduit directement à la quatrième partie de notre livre: La nouvelle conception du "sujet de la langue", c'est-à-dire un sujet politisé et démocratisé, se trouve à l'origine des projets de réforme scolaire basée sur la langue italienne.

La politique de la langue en tant qu'action volontaire en vue de changer la langue étant, dès la fondation de l'Académie française, une constante des activités linguistiques jusqu'à la Révolution, "Newspeak" nous a paru

le terme approprié pour désigner la quatrième partie, d'autant plus que les efforts faits pendant la Révolution pour "révolutionner" la langue, portaient surtout sur le lexique.

Dans sa contribution, *Sylvain Auroux* montre que les différentes conceptions du sujet de la langue sur lesquelles s'étaie la grammaire particulière en France entraînent autant de politiques différentes de la langue. Selon l'auteur, la question soulevée par Oesterreicher trouve sa solution dans le fait que la Révolution renforce encore la traditionnelle conception politique de la langue, ce qui a conduit au blocage du comparatisme en France. La connaissance des langues plutôt que d'aboutir à la linguistique historique, se met, chez Volney, au service de l'ethnographie. *Sonia Branca* se penche sur les divers projets lexicographiques conçus sous la Révolution. L'apogée de la conception politique de la langue aboutit à de nombreuses prises de position face au sujet de la langue, à l'instance législative de l'usage, dont la plus fameuse est celle tracée par l'idéologue Garat dans sa préface à la cinquième édition du dictionnaire de l'Académie (1798). Pendant la Révolution, la politique de la langue ainsi conçue se crée des institutions et se démocratise. Les Sociétés de langue fondées par Domergue sont passées en revue par *Françoise Dougnac* qui en étudie la composition et les objectifs. Une fondation ultérieure, l'Académie grammaticale de 1808, n'est plus liée à l'actualité politique, mais, regroupant des Grammairiens qui ont marqué pendant la première moitié du XIXe siècle, elle constitue le point de départ de la tradition des Sociétés de langue du XIXe siècle. Si la politique est affaire de mots, c'est en 1791 - première grande époque du débat sur la langue sous la Révolution - que différentes stratégies d'usage des mots en politique se font jour. *Jacques Guilhaumou* restitue le contexte historique et le "climat linguistique" dans lesquels la fondation de la Société des amateurs de la langue française a eu lieu: Elle marque un tournant dans le débat: la prise en main, par les patriotes, de l'initiative linguistique. L'autre grande époque du débat sur la langue est celle - mieux connu - de la domination jacobine. Dans son article, *Winfried Busse* met en lumière l'hétérogénéité et la diversité des points de vue qui marquent ce qu'on est convenue d'appeler le jacobinisme linguistique. Il insiste sur le nationalisme que revêt le discours jacobin sur la langue chez Barère et sur le problème de l'égalité langagière diastratique évoqué aussi bien par Barère que par Robespierre. *Sebastiano Vecchio* fait état de l'assise populaire du jacobinisme linguistique en faisant le bilan des écrits envoyés au Comité

d'instruction publique. L'analyse des arguments stéréotypés qu'ils contiennent montre dans quelle mesure le problème de la langue fait partie de la culture quotidienne. Dans la seconde partie, il étudie le "triennio rivoluzionario" (1796-99) en Italie, où des conditions historiques tout à fait différentes de celles qui existaient en France, ont empêché que se constitue un jacobinisme linguistique.

4. Le colloque de Berlin a bénéficié de l'appui de la Stiftung Volkswagenwerk et du Ministère français des relations étrangères. Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance. Sans cet appui il nous aurait été impossible d'engager cette discussion passionnante entre autres par la confrontation des points de vue de chercheurs appartenant à différentes traditions de pensée. Nous remercions enfin aussi la Freie Universität Berlin pour avoir contribué à la réalisation du colloque en mettant à notre disposition les locaux dont nous avons besoin, ainsi que Peter Stolz et Carola Vonhof qui nous ont aidé à organiser le colloque.

Winfried Busse

Jürgen Trabant